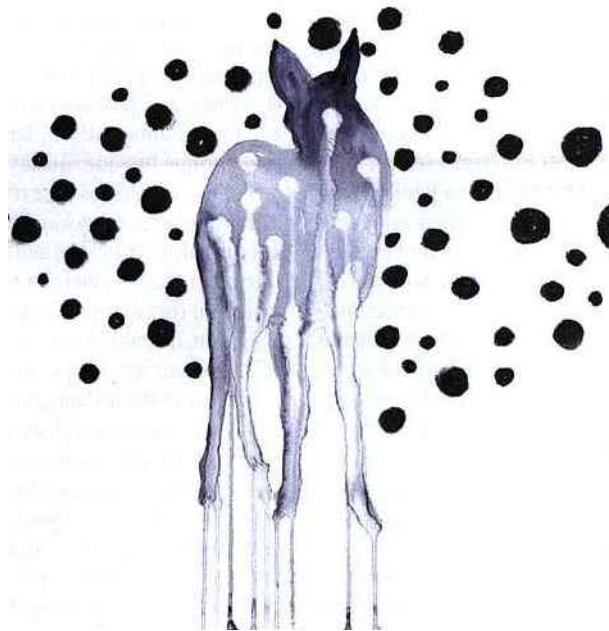


Tir Dans le mille

Le Musée de la chasse et de la nature explore le thème de la cible



Arno Kramer, *Biche*, 2012,
Musée de la chasse et de la
nature, Paris. © Photo Sylvie Durand

PARIS ■ Des œuvres conçues pour être détruites. Ainsi pourrait-on résumer les pièces exposées aujourd'hui au Musée de la chasse et de la nature, à Paris, ces cibles peintes sur lesquelles les membres des sociétés de tir d'Allemagne et d'Europe centrale mettaient, dès le XVII^e siècle, leur talent à exécution lors de vastes concours. Les gagnants repartaient avec les cibles criblées de balles sur lesquelles on peut encore apercevoir le décor soigné dont elles avaient été ornées : des scènes de chasse et scènes de genre, des scènes mythologiques et érotiques, parfois d'un goût douteux. « Curieusement, l'image vouée à la mutilation est rarement repoussante. On ne tire pas sur la mort ou sur le diable mais sur ce que l'on désire », note Claude d'Anthenaïse, directeur de l'institution et commissaire de l'exposition. En témoignent *Le Tir de Cupidon* (1830), une cible représentant un arbre dont les fruits ne sont autres que les têtes de personnages féminins, ou cette cible de 1804 figurant une jeune femme en robe blanche caressant son petit chat, accompagnée d'une citation grivoise. Dans le cadre de la fin de la saison culturelle dédiée à la Croatie (« Croatie, la voici »), une cinquantaine de ces pièces historiques ont fait le déplacement depuis les musées croates pour rejoindre Paris, où elles sont confrontées à des œuvres d'art moderne et contemporain sur le thème de la cible. Certains artistes en offrent une traduction littérale en utilisant son motif même, à l'exemple de Jasper Johns avec *Target with your Faces* (1955), dans laquelle la surface plane de la cible est surmontée de demi-visages de cire. D'autres ont criblé d'impacts leurs œuvres, à l'instar de Lucio Fontana avec *Concetto spaziale* (vers 1966-1968), une huile

« Il y a ceux, enfin, qui évoquent la figure du “corps cible”, animal ou humain, faisant référence à l'art comme instrument de capture

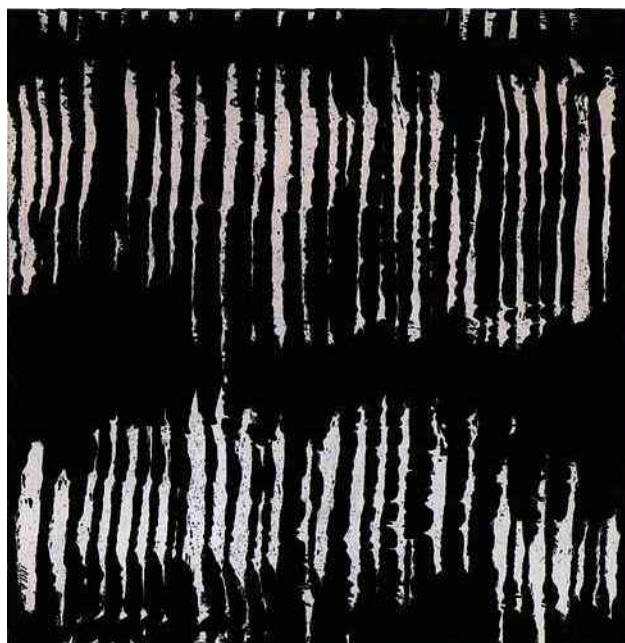
sur toile et bois peint perforée. Ailleurs, le tir est utilisé en tant que mode de création, ainsi chez Niki de Saint Phalle dont le visage de son *Portrait of my lover* n'est autre qu'une cible sur laquelle des fléchettes ont été lancées. Il y a ceux, enfin, qui évoquent la figure du « corps cible », animal ou humain, que nous décrit Claude d'Anthenaïse, faisant référence à l'art comme instrument de capture. Ainsi de Mark Dion avec une carte figurant la silhouette d'un ours, perforée à l'occasion de la performance *The Shooting Gallery* (2010) ou de la *Biche sacrifiée* par Arno Kramer. Philippe Perrin signe la fin de cette troublante partie de chasse avec *Kill me* (1993), où la cible n'est autre que l'artiste lui-même.

Daphné Bétard

CIBLES, jusqu'au 31 mars, Musée de la chasse et de la nature, hôtel de Mongelas, 62, rue des Archives, 75003 Paris, tél. 01 53 01 92 40, tjlj sauf lundi, 11h-18h et jusqu'à 21h30 le mercredi. Publication, *Cibles*, Annie Le brun et Gilbert Titeux, éd. Le Promeneur, 140 p., 30 €.

Derniers jours **Surprenant Soulages**

Ses œuvres créées dans la dernière décennie et exposées à Lyon font preuve d'un esprit d'expérimentation



Pierre Soulages, *Encre sur papier*, 76 cm x 75 cm, 2003, encre sur papier marouflé sur toile, collection particulière. © Photo Georges Poncet

LYON ■ L'œuvre de Pierres Soulages peut-elle encore nous étonner, tant sa découverte de l'« outrenoir » est entrée dans notre inconscient collectif ? À voir les œuvres sorties de son atelier ces dix dernières années, la réponse est assurément oui.

Au Musée des beaux-arts de Lyon, l'exposition « Soulages XXI^e siècle » propose un parcours choisi autour de vingt-cinq œuvres, une traversée expérimentale de la peinture exigeante pour un artiste qui ne l'est pas moins. « *Le prétexte a été l'acquisition récente de trois tableaux* » par le musée, explique Sylvie Ramond, co-commissaire de l'exposition : « *Pierre Soulages nous a proposé d'exposer ses dernières recherches, des œuvres pour la plupart inédites, essentiellement de sa collection.* »

Le parcours s'ouvre sur un « couloir initiatique » voulu par l'artiste et semblable à celui qui mettait en scène la révélation de l'outrenoir à mi-parcours de la rétrospective du Centre Pompidou (2009-2010). L'éclairage y a été particulièrement soigné pour permettre une réverbération douce sur les toiles, accentuer les reliefs et révéler les pigments. On découvre, après cette traversée, une chose étonnante : Soulages remet à nouveau, plusieurs années après son emploi, le blanc à l'honneur. Dans une *Encre sur papier 76 x 75 cm, 2003*, très justement choisie pour illustrer la couverture du catalogue, l'artiste fait apparaître le fond blanc derrière une couche noire. Par stries, comme par accident, le jeu des antagonismes mouvemente la surface, crée un dynamisme tout à fait particulier que le peintre retouche à plusieurs endroits de quelques coups de pinceau. Dans *Peinture 102 x 130 cm, 21 mars 2012*, plus de noir mais un blanc éclatant, où la texture se fait onctueuse et douce, marquée par les lignes tracées dans la peinture par le couteau de Soulages. Mais le noir n'est jamais loin, puisque la toile répond à celle datée du 20 mars, sorte de jumelle obscure témoignant de la même élaboration stylistique, de

la même onctuosité de la peinture. Le blanc crée alors une instabilité, une ouverture et un nouvel horizon de combinaisons.

« Moment Soulages »

Le choix de présenter ces œuvres non pas chronologiquement mais par « famille » stylistique met en lumière la permanence de certaines obsessions stylistiques : le collage, la juxtaposition des surfaces lisses et du relief, la variété des noirs... Autant de jeux qui composent la palette de l'artiste. Éric de Chassey, co-commissaire de l'exposition, remarque dans le catalogue que ces familles ne sont pas « *une peinture de la remise en cause, de la rupture, mais de l'ouverture* ». Depuis 2004, Soulages a remplacé la peinture à l'huile par l'acrylique, a ajouté de nouveaux pigments (le noir d'ivoire, le noir de Mars) : l'expérimentation reste une donnée essentielle dans le processus créatif. Une large place est accordée dans l'exposition lyonnaise à l'expérience physique des visiteurs : une scénographie *a minima*, contrebalancée par un fascicule d'aide à la visite plutôt bien fait et une mise en place aérée permettent de se mouvoir dans l'espace pour apprécier les changements et les mouvements de la peinture. L'artiste a lui-même veillé à l'accrochage et à la lumière, une gageure dans un espace sans éclairage naturel.

Le musée a souhaité créer un « moment Soulages », en proposant de redécouvrir sept toiles peintes entre 1990 et 1991, le seul ensemble que l'artiste considère comme une série, présentée à la Biennale de Lyon en 1991. Concentrée dans une petite pièce, cette série crée une expérience immersive réussie dans l'outrenoir. Plus loin, les trois œuvres de Soulages acquises par l'institution sont accompagnées d'œuvres prêtées pour l'occasion par des collectionneurs privés. Huit œuvres exposées dans la collection permanente illustrent, de 1947 à 2009, les pistes explorées par le peintre au fil des années. Attention, il ne reste plus que quelques jours pour découvrir l'exposition... **Francine Guillou**

SOULAGES

→ Commissaires : Sylvie Ramond, conservatrice en chef du patrimoine, directrice du Musée des beaux-arts de Lyon ;
Éric de Chassey, directeur de l'Académie de France à Rome-Villa Médicis
→ Nombre d'œuvres : 38

SOULAGES XXI^E SIÈCLE,
jusqu'au 28 janvier, Musée des beaux-arts, 20, place des Terreaux, 69001 Lyon, tél. 04 72 10 17 40, www.mba-lyon.fr, tij sauf mardi, 10h-18h. Catalogue, éd. Hazan, 216 p., 35 €.